

Les Combats pour Brest en 1594

Les guerres civiles qui firent rage en France à la fin du xvi^e siècle furent l'occasion d'un violent conflit entre les deux grandes puissances maritimes de l'Europe : l'Espagne et l'Angleterre, l'Espagne catholique, l'Angleterre protestante. L'opposition des doctrines religieuses se doublait d'une opposition très grave d'intérêts matériels. Ce qui se trouvait en jeu étant au fond l'empire de la mer, la lutte prit une importance toute particulière en Bretagne, où les deux rivales, appelées par les factions françaises, voulaient s'assurer des points d'appui. C'est pour Brest qu'elles se battirent avec le plus d'acharnement. Peut-être aucune des deux ne prétendit-elle vraiment prendre possession définitive de cette place si avantageusement située ; mais, à coup sûr, chacune se refusait à y laisser s'installer l'autre. Dans l'histoire militaire du temps de la Ligue il n'y a pas d'événement plus dramatique et en même temps plus significatif que le siège du fort de Roscanvel¹.

La presqu'île de Quélern, détachée comme un long bras de la grande presqu'île de Crozon, s'effile vers le nord-est

1. Il existe deux études assez détaillées sur ces événements : 1^o J. Trévédy, *Siège de Crozon (1594). Anglais et Espagnols en Bretagne*, Vannes, 1891, in-8^o de 96 pages (extrait de la *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*; 2^o commandant H. Binet, *Une question de crédits interalliés au XVI^e siècle. L'intervention anglaise en Bretagne pendant la Ligue (1591-1595)* dans le *Bulletin philologique et historique* du Comité des Travaux historiques, année 1925 (publié en 1927), p. 87-133. J. Trévédy a utilisé presque toutes les sources imprimées connues en 1891 pour écrire l'histoire de toutes les opérations où intervinrent les Anglais et les Espagnols en Bretagne. On est surpris de ne voir nulle part ce consciencieux travail cité par le commandant Binet. Ce que ce dernier auteur apporte de nouveau a trait au règlement des frais de l'expédition anglaise et repose sur le dépouillement du fonds des Etats aux Archives départementales d'Ille-et-Vilaine.

Qu'il soit entendu une fois pour toutes que la présente étude doit beaucoup à celles de J. Trévédy et un peu à celle du commandant Binet

en une espèce de fer de lance, pointé droit vers le château de Brest. Les falaises sont hautes et à pic, inaccessibles par le rivage. Du sommet les regards commandent à bien peu près toute la surface de la rade et toute la côte montueuse d'en face, depuis le Minou jusqu'à la rivière de Landerneau. On l'appelle aujourd'hui la pointe des Espagnols. Peu de noms se justifient mieux. Les Espagnols de Philippe II y avaient aménagé un système de fortifications qu'ils défendirent avec un magnifique courage contre les Français d'Henri IV et les Anglais d'Elisabeth.

Le chanoine Moreau, dans ses précieux mémoires, si vivants et si pittoresques, a beaucoup parlé de l'histoire de ce fort. Tous ses lecteurs se souviennent de la page où il évoque le souvenir de l'attente anxieuse des Quimpérois le jour de l'assaut décisif, lorsque, grimpés au sommet du Mont-Frugy, ils écoutaient l'oreille tendue, les sourds grondements de l'artillerie lointaine que, malgré la distance, une légère brise du nord leur apportait à travers une atmosphère bien lavée². Pour compléter le récit du bon chanoine cornouaillais nous ne manquons pas d'autres sources. A celles dont se sont jusqu'à présent servi plus ou moins bien tous les historiens il convient d'ajouter quelques documents anglais et français qui leur ont échappé. Si nous ne savons pas tout — puisqu'aussi bien on ne le sait jamais —, nous sommes en tout cas bien renseignés. Nous possédons sur le drame et ses acteurs des détails que Moreau ignorait. Peu s'en faut même que nous n'apercevions quelque peu du dessous des cartes.

Les Espagnols avaient pris pied en Bretagne sur la demande expresse de Mercœur. Au début d'octobre 1590 une petite armée de près de 3.000 hommes, commandée par le général Don Juan de l'Aguila, avait débarqué à Saint-Nazaire puis gagné par terre la place de Blavet.

2. *Histoire de ce qui s'est passé...*, éd. Le Bastard de Mesmeur, 1857, p. 280.

Tandis qu'ils munissaient l'entrée du port de bastions plus puissants que ne l'eût souhaité leur allié Mercœur, ils faisaient assurer par leurs galères la police de l'Océan. Ils nourrissaient de grands projets. Dès le début leur intention était de tenter durant l'été de 1591 une expédition en Angleterre. Afin d'augmenter leurs chances par l'occupation d'un port de relâche et d'une base d'opérations, ils convoitaient Brest. Don Juan de l'Aguila parlait de construire un fort quelque part en bordure de la rade. Philippe II, à qui l'idée plaisait, en pressait la réalisation. Néanmoins deux ans passèrent avant que rien fût entrepris. Sur ces entrefaites les Anglais étaient entrés en scène. Eux aussi ils convoitaient Brest.

Les Etats de Bretagne avaient pris l'initiative de prier Henri IV de solliciter le secours des Anglais. Après des discussions passablement laborieuses, on se mit d'accord au début d'avril 1591. Un corps de 2.400 hommes, commandé par le général Sir John Norris, arriva à Paimpol le 12 mai 1591 et prit part, en liaison avec l'armée du prince de Dombes, gouverneur de Bretagne, au siège et à la prise de Guingamp du 23 mai au 2 juin, au combat indécis de Châtelaudren le 22 juin, puis au jeu de cache-cache et aux vaines canonnades du Marhalla³.

La guerre sembla alors suspendue. Il ne se produisit plus que d'insignifiantes escarmouches, coupées de copieuses libations de cidre doux, avec, pour conclusion, une épidémie de dysenterie. Les soudards de tous les partis vivaient sur le plat pays, le ravageant à qui mieux mieux. Si les Anglais ne montrèrent peut-être pas en ces occurrences plus d'indiscipline et de brutalité que les autres, du moins remarqua-t-on leur gloutonnerie; elle les faisait, nous dit un témoin, tomber en de grandes langueurs.

3. *Un rapport anglais sur les combats du Marhalla* (juin 1591), publié par H. Waquet dans le t. XXXVI des *Mémoires de l'Association bretonne*, 1925, p. 45-62. Il existe un rapport analogue sur les opérations devant Guingamp au British Museum (283^b 1, 2).

Quand ils allèrent, en septembre 1591, prendre leurs quartiers dans le Maine, leurs effectifs se trouvaient réduits de moitié, et leur souveraine, fort mécontente, se plaignait que ses troupes eussent été sacrifiées « pour le plaisir des nonchalants »⁴.

Elle voulait par ces mots faire allusion à l'inertie et à l'incapacité du prince de Dombes. Celui-ci, encore tout jeune homme, était un esprit léger, vaniteux. Il se souciait plus de courir la bague et de conter fleurette que de conduire la guerre. Il s'était rendu insupportable aux bourgeois de Rennes, au peuple et au Parlement, tout autant qu'à ses alliés. Le jour où il essaya enfin d'agir, ce fut pour se faire battre à plate couture par l'armée de Mercœur, à Craon, le 22 mai 1592. « Sauvez les Français, avait crié Mercœur, pas de quartier pour les Anglais ». Norris, retourné en Angleterre, n'assistait pas à la bataille. Ses troupes s'y conduisirent très courageusement et subirent de lourdes pertes. Retirées à Vitré, elles se répandirent de là dans le Bas-Maine, où elles essuyèrent le 1^{er} octobre à Ambrière (entre Mayenne et Domfront) une seconde et pénible défaite qui les mit, au moins provisoirement, hors de cause.

Entre temps, Henri IV avait pris la mesure qui s'imposait. Sans ôter sa charge de gouverneur au prince de Dombes, devenu duc de Montpensier par la mort de son père, il l'écarta des affaires. Par lettres patentes données au camp devant Sézanne le 20 août 1592, il se rangea à un vœu exprimé dès le mois de mars 1590 par ses loyaux sujets de Bretagne; il confia le commandement militaire en Bretagne au maréchal d'Aumont, avec comme lieutenant-général François d'Espinay de Saint-Luc⁵.

⁴ Lettre à Henri IV dans Rymer, *Acta, fœdera...*, t. XVI, p. 116.

⁵ Après la bataille d'Ivry, les royaux réclamèrent « quelque grand chef de guerre » pour assister le prince de Dombes. Ils souhaitaient que fût désigné le maréchal d'Aumont. Henri IV le leur promit, mais sous réserve du bon vouloir de l'intéressé, à qui le projet ne souriait guère (A. de Barthélemy, *Documents inédits sur la Ligue en Bretagne*, p. 55, 56).

C'était un véritable chef que ce maréchal. On le surnommait le franc Gaulois. Septuagénaire chenu, mais encore vigoureux et même vert, intelligent, entreprenant, expéditif, courageux, dur pour lui-même comme pour autrui, au demeurant généreux, capable de justice et d'humaine pitié⁶. « Il allait vite en besogne, dit Brantôme, et voulait mener les mains, ainsi qu'il a toujours fait paraître en tous les bons lieux où il s'est trouvé, tant en son jeune âge qu'en sa vieillesse »⁷. Vétéran des dernières guerres d'Italie, où il avait servi en Piémont sous le maréchal de Brissac, il avait combattu à Saint-Quentin en 1557, à Calais en 1558, et sur presque tous les champs de bataille des guerres de religion. A Arques, à Ivry encore, il s'était couvert de gloire. Il avait reçu le bâton de maréchal de France en 1579 et accompagné en 1581 le duc d'Anjou, frère du roi, quand ce prince se rendit en Angleterre pour essayer de régler la question de son mariage avec la reine Elisabeth⁸. Il connaissait donc le tempérament et les habitudes de ceux avec qui on l'appelait à coopérer. Tant de belles qualités et sa fidélité hors de pair à la couronne faisaient de son nom seul une promesse de victoire⁹.

Toutefois, il n'avait pas accepté de très bon gré sa nouvelle mission. Il hésita longtemps à gagner la Bretagne. D'abord la présence de l'encombrant duc de Montpensier l'agaçait. Le duc parti en février 1593, diverses difficultés d'autre sorte subsistaient. D'Aumont estimait insuffisante en nombre et en valeur l'armée mise à sa disposition. Il

6. Voir plus loin, p.

7. *Œuvres complètes*, éd. Lalanne, t. V, p. 175. Il était né à Châteauroux vers 1522. On trouvera un exposé assez inégal de sa carrière dans Joseph Patureau, *Le Maréchal d'Aumont* (*Revue du Centre*, 1883, p. 381-88, 477-89, 525-33, 574-81, et 1884, p. 66-74, 401-406, 440-452). Ce qui concerne la Bretagne dans cette étude est très sommaire et en partie inexact.

8. Baguenault de Puchesse, *Correspondance de Catherine de Médicis*, t. VII, p. 409.

9. Ses titres officiels étaient : Jean d'Aumont, comte de Châteauroux, maréchal de France, gouverneur pour le Roi en Dauphiné et lieutenant général pour Sa Majesté en ses pays, et armée de Bretagne (*Preuves de Dom Morice*, t. III, col. 1571).

craignait de compromettre avec elle sa renommée militaire, déjà entamée par quelques succès en Bourgogne¹⁰. Il s'attardait sur les confins, en Anjou, dans le Maine, recrutant, groupant des soldats. Le 19 mars 1593, il exprimait aux Rennais le désir qu'on fit faire par tout le pays bonnes provisions de munitions de guerre. Le 4 juillet, en une lettre fort vive, il se plaignait que les députés des Etats ne tinsent pas leurs promesses ; au lieu d'amasser de l'argent, ils se disputaient avec les généraux des Finances ; toutes les belles phrases qu'on lui débitait ne tendaient donc qu'à l'attirer dans le pays ; à la vérité, il ne cherchait pas à le quitter, mais à la condition qu'on se hâtât¹¹. Heureusement une trêve venait-elle d'être signée lorsqu'il fit son entrée solennelle à Rennes le 29 août. Le temps travaillait pour le roi, qui était en train de se convertir. Les Bretons, qu'avaient étonnés au début les façons brusques, l'irascibilité, les coups de boutoir du maréchal, ne tardèrent pas à apprécier sa bonne administration et son équité. Bon nombre de ligueurs faisaient leur soumission¹². Les circonstances apparaissaient aussi favorables que possible au succès de la campagne qu'il se proposait d'accomplir pour rétablir l'autorité royale en Basse-Bretagne.

La trêve expirait le 1^{er} janvier 1594. Conformément aux intentions de Henri IV, des négociations se poursuivaient avec Mercœur en vue de la paix. Mais, quelle qu'en dût être l'issue, il était nécessaire de triompher des Espagnols. En effet, la joie provoquée par la nouvelle de l'entrée du roi à Paris (22 mars) se dissipait à peine qu'un bruit inquiétant prit consistance ; les Espagnols occupaient la pointe de Roscanvel et s'y retranchaient avec une hâte fiévreuse. Il allait de soi qu'on ne les en expulsait que par la force. En janvier, Don Juan de l'Aguila, à la tête

10. *Mémoires de Saulx-Tavannes*, dans la collection Buchon, t. III, p. 471, 488, 489, 491.

11. *Preuves de Dom Morice*, t. III, col. 1566.

12. Lézonnet à Concarneau, Talhouet à Redon, les Morlaisiens pour leur ville et le château du Taureau.

de 5.500 hommes, était allé reconnaître le pays de Landerneau et les abords de Brest. C'est alors que, constatant l'impossibilité d'emporter d'assaut la place, il prit le parti d'exécuter enfin le projet qu'il mûrissait depuis plus de deux ans. Deux forts seraient établis, l'un à l'extrémité de la pointe de Roscanvel, l'autre sur la rive droite, près du Conquet. Le 16 mars Don Juan passait par Quimper, se dirigeant vers Crozon avec 400 hommes d'élite, commandés par le capitaine Tomas de Parèdes. Les travaux commencèrent tout de suite sur les plans et sous la direction d'un ingénieur militaire de grande expérience, Cristobal de Rojas, celui-là même qui avait fortifié Blavet. Les pierres et le ciment venaient d'Espagne. Les paysans des alentours avaient été réquisitionnés pour apporter de la terre, car le sol trop rocailleux de la pointe n'en fournissait pour ainsi dire pas. Ces paysans, d'ailleurs, n'eurent aucune violence à subir; ils venaient en toute sécurité vendre leurs denrées à bon prix devant le fort; seulement aucun n'avait le droit d'y pénétrer. On n'admettait à travailler à l'intérieur que des Espagnols. La garnison de Brest fit d'inutiles efforts pour gêner les travaux. Des galères et flibots croisaient sans cesse dans le goulet et en rade afin d'y rendre impossible toute navigation¹³. De son côté Mercœur s'armait. Le 11 avril il envoya un messenger à Don Juan de L'Aguila pour lui exposer « les raisons pressantes, voire presque infinies, qui montrent combien est nécessaire la cessation de son dessein ». Dix jours plus tard il faisait parvenir ses plaintes jusqu'à Philippe II qui, bien entendu, n'en tint aucun compte. Au bout de vingt-six jours l'ouvrage était prêt. Le 29 avril Cristobal de Rojas s'écriait avec enthousiasme : « Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël qui m'a donné de voir bâti un fort en face du port de Brest »¹⁴.

13. Bourel de La Roncière, *Histoire de la marine*, t. IV, p. 241 et 242.

14. Lettre à Don Martin de Idiaquez (Arch. nat., K 1591, n° 54). Cette pièce n'est pas publiée dans le recueil de G. de Carné (*Correspondance des vigneurs bretons avec l'Espagne*).

Huit mois plus tard, après la prise du fort, le Maréchal d'Aumont, désireux d'en conserver un souvenir précis, en fit lever à deux reprises un plan accompagné de dessins; la première fois par un « faiseur de cartes marines », Jean Troadec, du Conquet, la seconde par un peintre d'origine angevine, Gilles de Vandelan, qui reçut vingt écus pour « le plan, peinture et portrait... du fort de Crozon »¹⁵. Ces plans et peintures ont malheureusement disparu. Nous ne disposons pour nous aider à nous représenter l'aspect des ouvrages que les indications sommaires fournies par les textes. L'ensemble dessinait un triangle à peu près isocèle, dont les plus longs côtés, longeant la ligne des falaises, tenaient de la nature elle-même leur meilleure défense. Le petit côté, constituant la base du triangle, sur une longueur d'une soixantaine de mètres, donnait vers le sud-ouest; destiné à subir les coups de l'ennemi, il avait été construit avec grand soin. Au-dessus d'un fossé très peu profond¹⁶ surgissait une muraille assez haute, « en très bonne terre et fascines », percée de douze embrasures et flanquée de deux gros bastions, un à chaque extrémité, celui de l'ouest un peu plus large que l'autre. A l'intérieur, derrière la courtine, avait été aménagé un vaste retranchement. L'emplacement de l'artillerie était sur les bastions¹⁷. Cristobal de Rojas reconnaissait que les angles de ces derniers étaient peut-être trop aigus et ne laissait pas d'appréhender les critiques que les ingénieurs consultés par le roi feraient en examinant les plans; mais, remarquait-il, « si les angles avaient été plus obtus, il en serait résulté une faiblesse pour la fortification... Autre chose est de dessiner un fort sur le papier, autre chose

15. Arch. d'Ille-et-Vilaine, C 2913, fol. 251 et 260.

16. « Un peu mal fossoyé pour la dureté du roc où il était assis », écrit Agrippa d'Aubigné (*Histoire universelle*, éd. de Ruble, t. IX, p. 187).

17. D'après un rapport anglais imprimé à Londres (par Pierre Short pour Thomas Mellington) en 1594 (British Museum, 9210, bb 32). Œuvre d'un témoin oculaire, qui déclare avoir noté les faits au jour le jour, il a fourni plusieurs détails à la présente étude.

de l'accommoder à la nature du terrain et aux exigences militaires »¹⁸.

Il avait le droit d'être fier de son œuvre, de son Castil Léon, comme on disait déjà. Il avait établi là pour ses compatriotes un redoutable repaire, d'où ils pourraient narguer longtemps tous leurs ennemis. Les Etats ligueurs alarmés expédièrent, le 10 mai, des députés à Don Juan pour le supplier de renoncer à son entreprise, lui représenter « la foule et incommodité du pays, auquel n'y a que trop de garnisons et citadelles, joint que c'est contre les droits accoutumés entre les alliés et auxiliaires de faire des forteresses sans le consentement du pays »¹⁹. Beau salaire pour leur naïve confiance. Jérémiades de juristes déconcertés. Il ne leur restait plus qu'à se désintéresser de la bataille qui, forcément, se livrerait tôt ou tard sur les falaises de Roscanvel.

Les Anglais, avec leur lenteur ordinaire, ne semblent pas s'être tout de suite rendu compte de la gravité de la menace. A une démarche que Sourdéac, gouverneur de Brest, fit auprès d'eux, dès le début de l'affaire, ils répondirent en l'invitant à recevoir une garnison anglaise égale à la française; sur quoi il se récria. La petite armée de Norris, cantonnée dans l'évêché de Tréguier, allait s'amenuisant sans cesse. En 1593, elle comptait encore 2.147 hommes²⁰. En août 1594 elle n'en comptait que 700. Le 17 mars Henri IV avait fait demander à Elisabeth d'en porter le total à 4.000²¹. Mais celle-ci s'obstinait à réclamer la place de Brest et Henri IV s'obstinait à la lui refuser, repoussant toutes conditions que les circonstances rendaient

18. Arch. nat., K 1591, n° 54. « Que Votre Majesté leur dise de venir voir sur les lieux qu'ici ont été appliqués les trente-deux propositions d'Euclide, dans lesquelles il traite de la valeur des angles, et la quatrième partie du 6^e théorème, où il traite des mesures, et la quatorzième partie du 11^e, où il traite des plans parallèles et des lignes perpendiculaires, et que non seulement on a lu la théorie, mais qu'on a appliqué chaque proposition en tenant compte des circonstances. »

19. A. de Barthélemy, *Documents inédits sur la Ligue en Bretagne*, p. 154-155.

20. *Ibidem*, p. 149-151.

21. *Lettres missives de Henri IV*, t. IV, p. 125-128.

« impossibles et d'un essai dangereux »²². Finalement, après beaucoup d'hésitations, le sentiment du danger l'emporta. La reine d'Angleterre promit des vaisseaux et « jusqu'à sept mille hommes ou plus s'il est besoin », pourvu que le roi de France voulût bien lui-même augmenter de 1.000 cavaliers et 2.000 fantassins sa propre armée de Bretagne. Le 17 juin l'accord était conclu²³. Mais les renforts ne devaient arriver qu'en septembre.

Le maréchal ne pouvait pas attendre davantage. Il partit de Rennes au commencement d'août et parvint sous les murs de Morlaix le 25. Le château, où les vivres manquaient, capitula le 21 septembre. Dans l'intervalle l'armée royale avait reçu le renfort annoncé d'Outre-Manche, 1.800 soldats seulement, mais apportant avec eux deux gros canons, deux canons de moyen calibre, deux couleuvrines et 4.000 boulets. Elisabeth avait promis en plus l'envoi d'une escadre de huit vaisseaux montés par 1.200 hommes. Contrairement au vœu de la reine d'Angleterre, qui aspirait surtout à la prise du Castil Léon, et en dépit aussi, sans doute, des représentations de sir John Norris, d'Aumont fit un crochet vers Quimper, dont il s'empara au bout de deux jours, le 12 octobre, à peu près sans coup férir²⁴. Désormais il se sentait libre de se porter vers Crozon, vers ce malencontreux fort espagnol, de la chute duquel dépendait, écrivait-il aux Etats, « un monde d'affaires ».

Le 18 octobre il prenait ses quartiers à Crozon. Le baron de Molac et le maréchal de camp Yves du Liscoët, qui avaient été détachés du gros de l'armée lors de la marche de Morlaix à Quimper, travaillaient depuis une dizaine de jours aux préparatifs de l'investissement du fort.

22. *Ibidem.*, p. 145.

23. *Ibidem.*, p. 171-174.

24. Il faillit pourtant être tué d'un coup d'arquebuse, comme il se trouvait sur le front ouest de la ville, à peu près en face de la partie de courtine avec échauguette qui domine encore le cours du Stéir (Moreau, éd. de 1857, p. 234 et note).

John Norris lui-même les avait rejoints le 10. D'autre part, la flotte anglaise, renforcée de marins flamands²⁵, ne quittait plus les parages de Camaret, d'où les galères espagnoles s'étaient enfuies. Il y avait là, placés sous le commandement d'un des meilleurs marins du temps, l'illustre explorateur Martin Frobisher, et du vice-amiral George Fenner, six vaisseaux et deux croiseurs légers d'un type adapté spécialement à la lutte contre les galères. Raleigh, grand amiral d'Angleterre, leur avait donné cette consigne : « Vous vous souviendrez que l'honneur de la Reine vous commande d'assaillir et non pas de vous défendre »²⁶.

Le maréchal d'Aumont avait avec lui 5.700 hommes, dont 2.000 Anglais; en fait, à cause du grand nombre des malades, il disposait à peine de 5.000 combattants. Son énergie et sa sévérité avaient rétabli un peu de discipline parmi les troupes placées sous son autorité directe, réforme bien indispensable, car les troupes françaises de ce temps-là brillaient plus par leur entrain au maraudage que par l'obéissance et l'exactitude dans le service. Montaigne le constate avec regret : « Nos armées ne se lient et ne tiennent plus que par ciment étranger. Des François on ne sait plus faire un corps d'armée constant et réglé »²⁷. Les cadres néanmoins étaient assez solides. Parmi les chefs on remarquait Yves du Liscoët, maréchal de camp, soldat aride et sans scrupule, mais plein d'expérience et d'audace, très estimé des Anglais, le vaillant Sébastien de Rosmadec, baron de Molac, d'une famille où le loyalisme monarchique était comme héréditaire²⁸, le jeune Jean de Jégado, sieur

25. Arch. d'Ille-et-Vilaine, C 2913, fol. 261 v°.

26. Ch. Bourel de La Roncière, *Histoire de la marine*, t. IV, p. 240, 241. Frobisher avait son pavillon sur le *Vanguard*, Fenner sur le *Rainbow*, montés l'un et l'autre chacun par 250 hommes (Bibl. nat., ms. fr. 15970, fol. 40 v°). Parmi les autres navires était le *Dreadnought*, nom qui, conservé de siècle en siècle, a été en 1906 celui du premier cuirassé de très fort tonnage que le monde ait connu.

27. *Essais*, III, 12.

28. Son père était, paraît-il, mort de saisissement en apprenant le décès de Charles IX.

de Kerollain, le maître de camp Acarie de Romégou, impétueux et intrépide Saintongeois, son beau-frère de Champfleury, René de la Chapelle, sieur de La Roche-Giffart, qui commandait l'infanterie, le farouche et redoutable sieur de La Tremblaye, l'habile et sage Claude de Kerguezay, seigneur de Kergomar, gouverneur de Guingamp²⁹. Les Anglais, inférieurs en nombre, l'emportaient, à ce qu'il semble, par la qualité³⁰. A leur tête se trouvait toujours John Norris, assisté de son frère Henri et de Thomas Baskervill³¹. Entre d'Aumont et Norris régnait une opposition sourde. Il est à croire que Norris trouvait odieuse l'humeur autoritaire et bizarre du vieux maréchal. Celui-ci, de son côté, ne pouvait souffrir l'esprit d'indépendance de son collaborateur, lequel ne voulait « rien faire que de sa tête »³². A plusieurs reprises il s'était plaint de lui à Henri IV, le décrivant comme « le plus méchant homme et de la plus mauvaise âme qui fût jamais »³³. Après la victoire, les dissentiments devaient s'aggraver au point de rendre impossible toute action commune. Pour l'instant, chacun s'efforçait par devoir de sauver du moins les apparences. Du reste, quoi que pût penser d'Aumont, John Norris n'était pas le premier venu. Les Anglais le considéraient avec raison comme l'un de leurs meilleurs généraux. Il s'était distingué en Irlande et surtout en Hollande, d'abord en 1577 en qualité de volontaire pour y défendre la cause des révoltés contre le roi d'Espagne, puis en 1584 avec un commandement officiel; quand il reçut mission de

29. On a écrit (B. Pocquet, *Histoire de Bretagne*, t. V, p. 260) que Champlain assistait au siège. Ce n'est pas très sûr. Il servait dans l'armée en 1595 comme « fourrier », adjoint au « maréchal des logis », mais il n'est pas mentionné dans les comptes avant le mois de mars (renseignement donné par M. H. Bourde de La Rogerie, d'après Arch. d'Ille-et-Vilaine, C 2914, fol. 194 v^o, 299 v^o, 524 v^o et 527). D'ailleurs, Espinay de Saint-Luc, gouverneur de Brouage, qui avait dû l'amener dans le pays, ne prit aucune part à l'expédition de Basse-Bretagne.

30. D'après Moreau, éd. Le Bastard de Mesmeur, 1857, p. 294.

31. D'après le rapport anglais de 1594 (British Museum, 9210, bb 32).

32. Voir la pièce justificative publiée en appendice, plus loin, p.

33. *Ibidem*.

passer en France en 1591, il venait de servir avec honneur auprès de Francis Drake lors des attaques dirigées par celui-ci contre les côtes d'Espagne et de Portugal. Il n'était âgé que de quarante-cinq ans³⁴.

En face de cette véritable petite armée, conduite par des capitaines éprouvés, la garnison du fort, embarrassée par la présence d'un bon nombre de femmes, ne comptait que trois compagnies de piques, en tout 401 hommes, en y comprenant 76 malades. Ce qu'elle avait pour elle, c'était des vivres en abondance, des remparts puissants, un chef animé d'une résolution indomptable, Tomas de Parèdes³⁵.

Pour eux les Espagnols eurent aussi la nature, c'est-à-dire les éléments, le climat. On allait entrer dans la période que les Bretons appellent si justement les mois noirs : journées de plus en plus brèves, tourmentes furieuses de vent de mer, petite pluie fine, continue, pénétrante, bouchons de brume qui noient tout. Cette année-là l'automne fut particulièrement maussade et dur, Il plut presque sans répit pendant six semaines. Un matin, durant le siège, la poudre et les mèches se trouvèrent tellement humides qu'elles ne purent servir³⁶. Les assiégeants pataugeaient dans l'eau et la boue, trempés quand ils étaient en ligne, obligés pour prendre un peu de repos de faire un assez long trajet jusqu'à des maisons habitables. On vit beaucoup de fantassins tomber malades, plusieurs mourir. Dès le début les embarras commencèrent. Il ne fallut pas moins de trois jours, les 12, 13, 14 octobre, à Norris, aidé du baron de Molac, pour débarquer et essayer de mettre en position quatorze pièces d'artillerie fournies par la flotte. Il n'y avait pas de spécialistes pour installer des plateformes. Le matériel approprié manquait. Le mauvais

34. *Dictionary of national biography*, art. Norris. Grégoire (*La Ligue en Bretagne*, p. 252) le présente à tort comme un « vieux capitaine ».

35. Ses lieutenants se nommaient Diego de Aler et Pedro Ortiz de Galerio (G. de Carné, *Correspondance...*, t. II, p. 33).

36. D'après le rapport anglais.

temps persistant empêcha Sourdéac d'apporter de Brest tous les secours promis. Les principaux ouvrages nécessaires au siège et à l'attaque ne purent être achevés que le 21 octobre, quatre jours après l'arrivée du maréchal d'Aumont. La batterie se trouvait placée au centre d'une ligne de tranchées dont les Français occupèrent l'aile droite, à l'est, du côté de la rade, les Anglais l'aile gauche, à l'ouest, du côté du goulet. Bientôt deux potences apparurent sur le fort espagnol. A l'une d'elles Tomas de Parèdes fit pendre deux prisonniers français, deux gentilshommes, dont le Maréchal avait en vain tenté d'obtenir la libération. Là-dessus il demanda à ses compagnons s'ils devinaient pour qui serait l'autre, et, comme ils se taisaient : « C'est, dit-il, tant que je vivrai, pour le premier qui reculera, et, quand je serai mort avec les vaillants sur la brèche, pour ôter aux Français la peine d'en planter une autre pour les lâches »³⁷.

Le 22 octobre, les Espagnols firent une sortie. Ils mirent le plus grand désordre dans les rangs des Français, qui, ne s'étant pas attendus au choc, ne purent s'armer à temps et perdirent plus d'une trentaine d'hommes, sans compter les blessés; ensuite vint le tour des Anglais, qui en perdirent une douzaine. Quand les assiégeants eurent perfectionné leurs retranchements, constitués par des gabions et des tonneaux bourrés de terre et de gazon, le maréchal d'Aumont fit donner l'artillerie. Celle-ci, le 2 novembre, tira jusqu'à sept cents coups. L'effet ne fut pas en proportion du tapage et de la poudre dépensée. Toutefois, comme le parapet du fort se trouvait démoli et qu'on apercevait une brèche, les deux chefs alliés ordonnèrent l'assaut, « plus pour reconnoître que pour espérance de l'emporter ». On combattit avec une extrême vivacité du côté de l'ouest, où une centaine d'Anglais, commandés par sir Thomas Baskerville, réussirent à franchir l'enceinte

37. Agrippa d'Aubigné, *Histoire universelle*, éd. de Ruble, t. IX, p. 187.

du fort, sans pouvoir, du reste, conserver le terrain conquis. L'auteur anonyme d'un rapport publié à Londres sur l'affaire quelques mois plus tard prétend que les Français demeurèrent inactifs en cette occurrence³⁸; ils alléguaient qu'il était impossible de donner l'assaut au bastion de l'est. La lecture des autres sources ne laisse pas cette impression. Toujours est-il que l'honneur de la journée, à défaut du succès, fut vraiment pour les soldats de Norris.

Le feu d'artillerie continua quelque temps, mais la médiocrité des effets obtenus obligea le maréchal à songer à un procédé d'offensive plus efficace. Il résolut de faire creuser une mine contre les remparts, à l'est, en face de ses propres tranchées³⁹. Dix-huit jours se passèrent à exécuter ce travail, que les incessantes attaques des assiégés rendirent fort difficile et périlleux. Le 9 novembre au matin, sous une pluie opiniâtre, les Espagnols foncèrent têtes baissées sur les pionniers, en massacrèrent plus de vingt et demeurèrent quelques instants en possession d'une tranchée. Le maréchal de camp du Liscoët, qui se tenait là, surveillant les soldats, sous une cahute couverte de branchages et de terre, succomba, percé de coups de piques, sans avoir même pu mettre l'épée à la main.

Le siège ainsi traînait. Tous les jours il y avait un peu plus de malades et de blessés. Impossible désormais de compter sur plus de douze cents hommes en état de combattre. Il fallait en finir, d'autant plus qu'une menace grave s'annonçait. Don Juan del Aguila, parti de Blavet avec 4.000 hommes, accourait au secours de ses compatriotes. D'après des lettres reçues de Quimper le mercredi 16 novembre, il avait dépassé Locronan. Comment renoncer

38. C'est le rapport signalé *supra* à plusieurs reprises.

39. L'emploi d'une mine n'est signalé que dans le rapport anglais et dans une lettre du maréchal d'Aumont qu'on trouvera *infra* en pièce justificative. Il y est fait allusion aussi dans les comptes du trésorier des Etats, car il fallut acheter à Quimper, chez un nommé François Dariette, « cinquante pics et cinquante pelles de fer garnies de manches à usage de pionniers pour servir à la mine et tranchée » (Arch. d'Ille-et-Vilaine. C 2913, fol. 258), commande superflue, car elle date du 16 novembre.

au siège sans encourir une humiliation ineffaçable? Et quelle imprudence de s'exposer à une rencontre avec Don Juan dans l'étroite presqu'île de Quélern, tandis que la garnison du fort ne manquerait pas de talonner l'arrière-garde! D'Aumont, souffrant ce jour-là, chargea Norris de préparer pour le lendemain l'attaque décisive. Par bonheur la pluie faisait trêve⁴⁰. La préparation d'artillerie dura toute la nuit et la matinée du 17. Entre temps, Français et Anglais prenaient leurs dispositions de combat. La Roche-Giffart et Bastenay rangeaient l'infanterie en petits pelotons destinés à agir l'un après l'autre pour harceler la défense. A midi le feu fut mis à la mine. Il en résulta moins de dégâts qu'on ne l'espérait, assez tout de même pour livrer passage à un homme à cheval. Molac menait à l'assaut la première colonne française. Son impétuosité se heurta à une résistance insurmontable. Blessé à la tête, il dut revenir sur ses pas. La colonne qui suivit immédiatement après ne fut pas plus heureuse. Sourdéac, qui venait de débarquer, accompagné d'une poignée d'officiers de la garnison de Brest, succéda alors à Molac. A pied comme lui, il s'avancait avec une hardiesse téméraire, sans casque ni cuirasse, ne gardant de son armure que le hausse-col. Au cours du troisième assaut un boulet de canon emporta Tomas de Parèdes, qui se battait au premier rang, pique en main. Perte considérable pour les Espagnols; elle ébranla un instant leur confiance, non leur courage. Pour la troisième fois ils sortaient victorieux de la lutte, toujours maîtres de la place. Parmi les assiégeants la situation commençait à sembler inquiétante. Don Juan, poursuivant régulièrement sa marche, approchait. Le lendemain matin il entrerait en ligne. Des larmes perlaient sur la barbe blanche du vieux marshal⁴¹.

Restaient quelques solides compagnies de Gascons et Poitevins, gens robustes, qui n'avaient pas froid aux yeux.

40. Le témoignage du chanoine Moreau (p. 280) est formel à cet égard.

41. Agrippa d'Aubigné, *Histoire universelle*, éd. de Ruble, t. IX, p. 188.

et que commandait un brave, Zacharie Acarie de Romégoux. Placés en réserve, ils n'attendaient qu'un signal pour engager l'action. « Lancez-moi contre le fort », criait Romégoux à Sourdéac, « mon corps servira de pont pour y rendre mon roi »⁴². Et il s'élança avec une telle fougue qu'il gravit le retranchement et pénétra presque seul dans le fort. Là il tombe accablé sous les coups. Mais le mouvement était déclenché. Gascons et Poitevins se ruent en masse sur les traces de leur chef. Les autres soldats, qui se reposaient, emportés par la contagion de l'exemple, veulent venger leur insuccès de tout à l'heure. A l'aile gauche les Anglais escaladent eux aussi la courtine et le bastion. La mêlée est affreuse. Les Espagnols fléchissent sous le nombre. Quelques-uns, descendus au bas des falaises en s'agrippant aux rochers, ont sauté à l'eau; peine perdue : les marins les rattrapent et les massacrent⁴³. Les soldats de Norris ne font aucun quartier, passant au fil de l'épée aussi bien les femmes que les hommes, fouillant les casemates et les abris souterrains pour ne laisser échapper âme qui vive. A cinq heures, comme la nuit achevait de tomber, le silence s'étendit sur le champ du carnage. De toute la garnison il ne survivait que quatorze ou quinze malheureux, cachés dans des creux de roche. Des Français les y découvrirent le lendemain. Neuf étaient blessés. D'Aumont, ému par leur courage et leur triste sort, les renvoya sans plus de formalités à Don Juan del Aguila. « D'où venez-vous, misérables ? » leur demanda ce dernier. « Nous venons », répondit l'un d'eux, « de parmi les morts » — « Or bien, » reprit-il « vous ne deviez pas survivre; je ne vous avais mis là que pour mourir ». Le chanoine Moreau, de qui nous tenons le dialogue, prétend qu'il voulait les faire pendre.

On trouva dans les magasins du fort vingt-neuf barils de

42. Matthieu, *Histoire de France*, t. II, p. 249. Matthieu a utilisé la partie perdue des *Mémoires* de Sourdéac.

43. D'après le rapport anglais.

poudre et une grande quantité de biscuit et de viande de bœuf, un petit nombre seulement de boulets⁴⁴; les autres munitions étaient épuisées. Quoique les Français eussent pénétré les premiers dans la place⁴⁵ et fussent les principaux vainqueurs, aucun des trois drapeaux du fort ne leur échut en partage. Les Espagnols les avaient débarborés et cachés dans le logis de Tomas de Parèdes, tout contre le bastion de l'ouest. Les Anglais, ayant eu la chance de mettre la main dessus, les gardèrent tous les trois. Norris les expédia en hâte à la reine Elisabeth.

Au cours du pillage et de la tuerie, un fait bien inattendu se produisit, que certains témoins jugèrent digne de mémoire. Il avait été prescrit aux soldats de ne faire grâce à personne; en cas de doute, ils devaient en référer au maréchal. Or un Anglais, s'étant trouvé face à face avec un Espagnol qui l'avait sauvé naguère en Belgique dans des circonstances analogues, l'épargna. Tous deux s'em brassèrent. Cité à comparaître par devant le maréchal, le coupable déclara : « Si l'ordre est maintenu dans toute sa sévérité, je suis prêt à payer pour l'Espagnol à condition qu'il ait la vie sauve et sache qu'il me la doit ». Le récit de leur histoire étonna et toucha d'Aumont; il fit grâce à tous deux, les félicita et leur fit des cadeaux⁴⁶.

Don Juan del Aguila approchait déjà du bourg de Crozon quand, dès le soir même, il apprit l'issue de l'affaire. Considérant sans doute son intervention comme inutile désormais pour la cause espagnole, il ne chercha pas à combattre, se borna à envoyer un trompette à Roscanvel pour négocier le rachat des prisonniers⁴⁷, tourna casaque aussitôt et reprit le chemin de Blavet. C'était donc pour d'Aumont et Norris une victoire complète. Mais, à quel prix! Les assauts du dernier jour avaient coûté la vie à 400 hommes.

44. *Ibidem*.

45. C'est ce qui résulte de toutes les sources, sauf du rapport anglais.

46. L'auteur du rapport anglais dit que tous ceux qui se trouvaient là furent passés au fil de l'épée, sauf un alferez.

47. D'après le rapport anglais.

Deux des meilleurs officiers français, Du Liscoët et Romégou, étaient morts. Parmi les Anglais, l'illustre amiral Frobisher, qui avait dirigé l'artillerie pendant le siège et mené l'assaut du bastion de l'ouest, était grièvement blessé d'une balle reçue le long de l'os de la hanche ; il succomba cinq jours plus tard à Plymouth⁴⁸. L'armée, exténuée par les fatigues, les blessures et les maladies, n'en pouvait plus. D'Aumont, renonçant à poursuivre Don Juan — poursuite qui aussi bien comportait beaucoup de risques, — s'en vint refaire son armée au bourg de Crozon, non sans avoir rendu les honneurs suprêmes à son héroïque adversaire : le cadavre de Don Tomas de Parèdes fut transporté, embaumé⁴⁹, à Brest en même temps que celui de Romégou, et tous deux furent inhumés en grande pompe dans une même sépulture.

La nouvelle de la victoire suscita de la satisfaction et un véritable sentiment de soulagement dans toute la province. A Quimper même, où, malgré la soumission de la ville, l'opinion publique demeurait pleine de méfiance à l'égard des royaux, on avait fait des vœux pour la défaite des Espagnols. A Rennes, ce fut de l'enthousiasme. Les accents des *Te Deum* retentirent dans les églises, les canons tonnèrent, les feux de joie flambèrent, de grandioses processions d'actions de grâce se déroulèrent, où prirent part tout le clergé, le Parlement en corps, la municipalité, le connétable. Le 25 novembre les Etats proclamaient le maréchal d'Aumont « le vrai père et seul restaurateur de la Bretagne ». Le roi, de son côté, écrivait au duc de Nevers : « J'ai reçu beaucoup de contentement d'être assuré de la prise du fort de Crozon. Si ce qui se dit de la défaite des Espagnols est véritable, ce sera un effet fort

48. Le 22 novembre. Il mourut victime de la maladresse des chirurgiens qui ne surent pas extraire le projectile. Son corps fut inhumé à l'église Saint-Gilles de Londres. Voir William Mc Fee, *Sir Martin Frobisher* (London, John Lane, 1928), particulièrement p. 264-266, et le *Dictionary of national biography*.

49. Arch. d'Ille-et-Vilaine, C 2913, fol. 288.

avantageux pour mon service »⁵⁰, et au vainqueur : « Cela diminuera le courage et les forces de l'ennemi et remontera les nôtres »⁵¹.

Le maréchal avait adressé sans retard au roi un long rapport sur les opérations militaires, probablement dès son installation à Crozon le 20 novembre, en même temps qu'il écrivait aux Etats de Bretagne. Le 22 il rédigeait, à destination de son secrétaire particulier Céberet — et d'Henri IV par cette entremise — une lettre confidentielle, où il consignait en toute liberté « quelques particularités » importantes, qui le touchaient « au vif », et qu'il avait dû passer sous silence dans une pièce officielle. Par une heureuse fortune cette lettre nous a été conservée. Rien de plus suggestif. Nous surprenons le maréchal dans son intimité, ravi de pouvoir s'épancher enfin à cœur ouvert, de pouvoir faire connaître à son souverain « de mot à mot, sans y rien oublier », les indignités que ses alliés lui ont fait subir et en général les griefs qu'il garde contre eux. Au cours de la campagne, Norris a autorisé les pires méfaits de ses soldats. Il a laissé piller les manoirs et les églises : rien moins que deux cents églises, dont toutes les cloches ont été transportées en Angleterre. Lui-même, d'Aumont, n'a pas été épargné : il a eu un page assassiné par un Anglais qui n'a pas été inquiété; les chevaux de ses boulangers ont été volés et ses boulangers rossés. Les Anglais dérobaient la plupart du temps le pain de munition qu'on apportait aux assiégeants et faillirent un jour tuer à coups d'épée un officier de la suite du maréchal qui voulait les en empêcher. L'affaire des drapeaux est scandaleuse. Ils ont été cueillis sans peine; car, à ce moment, les Français se trouvaient déjà engagés de trente pas dans le fort. Les convenances commandaient de les porter au moins au chef de l'armée, lequel, du reste, les aurait

50. Saint-Quentin, 8 décembre 1594 (*Lettres missives...*, t. IV, p. 273).

51. G. de Carné, *Correspondance des Liqueurs...*, t. II, p. 61.

envoyés à la reine d'Angleterre. Sir John Norris n'en a eu cure. Ce Norris n'a rien d'un capitaine digne de ce nom. Peut-être, à la rigueur, en rase campagne, rangerait-il assez bien des soldats en bataille, mais « en sièges de places et en police il n'y a si petit soldat qui n'en sache autant que lui ». Aussi d'Aumont est-il fermement décidé à ne jamais plus commander d'armée où servira cet « homme fier, altier et incompatible ». Pourquoi la reine ne le remplacerait-elle pas, par exemple, par le comte d'Essex ? Dans le rapport officiel, destiné au roi, il y a des choses « propres à plaire aux uns et aux autres », ajoutées par nécessité et qu'il faudra retrancher, mais il faut insister sur les mérites de ceux qui « firent fort bien le jour de l'assaut », notamment des sieurs de La Tremblaye et de Layre. La lettre se termine par des réflexions et recommandations d'un ordre tout personnel. Le maréchal a besoin d'un valet de chambre, d'un bon chirurgien et d'un barbier. En évoquant le souvenir de tous les « honnêtes hommes » de sa compagnie qui ont été tués ou estropiés, l'émotion s'empare de ce vieil ouvrier de batailles. Quelle mélancolique litanie : « le pauvre Josias, qui conduisait mes gardes, le sergent Bourgdieu, le sergent Dimanche, ... Esponde, Guitondais, Pars, Vertamy, Le Fresne ! » Toute sa vie il les regrettera. Le voilà maintenant « bien seulet ». L'historien Matthieu, son contemporain, prétend que « la vieillesse avait rendu son humeur plus aigre et plus dure ». Cette lettre intime ne donne pas raison à Matthieu. Derrière le chef jaloux de son autorité on y trouve un homme, tout simplement.

Après le départ de l'armée, Sourdéac reçut l'ordre d'assurer la destruction de ce qui restait du fort. Le travail fut exécuté avec le concours des paysans du voisinage. Les moindres vestiges de l'occupation espagnole ne tardèrent pas à disparaître. Quant aux troupes, elles se dispersèrent, les Français regagnant Quimper, les Anglais remontant vers le

nord du pays. Ces derniers, se fondant sur une vague promesse faite jadis à la légère par le duc de Montpensier, espéraient bien s'installer en maîtres à Morlaix. Le roi y consentait presque. Il fallut toute l'opiniâtreté et la ruse du maréchal d'Aumont pour empêcher cette imprudence. D'ailleurs, Elisabeth considérait comme achevée la tâche de son corps expéditionnaire. Elle le rappela. Norris s'embarqua en mai 1595 à Paimpol. Envoyé aussitôt en Irlande pour y combattre, il continua à y agir en « méchant homme » et dissipa son énergie en chicanes futiles avec ses collègues. Il mourut de maladie près de Munster le 3 juillet 1597.

Il y avait près de deux ans que le maréchal d'Aumont était mort lui aussi. Les circonstances de sa fin sont dans toutes les mémoires. Blessé devant le château de Comper, qu'il assiégeait pour les beaux yeux de la comtesse de Laval, il périt du tétanos à Rennes le 19 août 1595, jusqu'au bout « franc Gaulois », vaillant au combat, galant envers les dames.

Henri WAQUET.

Lettre du maréchal d'Aumont à son secrétaire Céberet.

1594, 22 NOVEMBRE, CROZON.

(Bibliothèque de l'Institut, coll. Godefroy, ms. 548, n° 25.)

Céberet¹. J'escrie au Roy bien au long touchant la prinse de ce fort. Mays j'ay réservé à luy mander quelques particularitez qui me touchent au vif et que je veulx que vous luy faciez entendre de mot à mot sans y rien oublier. Premièrement vous luy direz encore ce que je luy ai plusieurs foys escrys, que le général Norrys est le plus méchant homme et de la plus mauvaise âme qui fût jamais; car, depuys son retour il a permys ruyner deux cens

1. « Secrétaire du roy et du conseil en la dicte armée » (Arch. d'Ille-et-Vilaine, C 2913, f° 209).

esglises, desquelles il a faict emporter toutes les cloches en Angleterre, idem saccager autant pour le moings de maisons de gentils-hommes par les soldatz mesme qu'il avoit pour les conserver; dernièrement, comme je vous ay mandé, de la maison d'un abbé et de son esglize ilz emportèrent la valler de plus de quatre mil escus, et quelque justice et raison que je l'aye prié d'en faire, ce a esté autant de temps perdu. Mays je ne m'en esbahiz pas; car, encore que on luy ayt représenté l'anglois qui tua mon page, il n'en a faict fere nulle punition, non plus que de ceulx qui avoyent vollé mes chevaulx qui servent à mes boulangiers, lesquels ils battirent bien, les couvertures où sont mes armes estans sur les dicts chevaulx. Ilz luy furent aussi monstrez, je dis ceulx qui les avoient prins, et luy mesme commanda que les chevaulx fussent renduz, mays de fere justice de ceste vollerye nulles nouvelles. Tout le pain de munition que l'on apportoyt au siège estoyt par eulx la pluspart du temps vollé et, un jour que Hardy s'y trouva les en voullans empescher, ilz le cuidèrent tuer en cinq ou six coups d'espée dans son manteau. Je laisse doncq à considérer quelle liberté ilz peuvent prendre sur ce qui appartient aux autres puisqu'ilz s'adressent à moy. Bref je ne scauroys représenter le tiers des meschancetéz qu'il souffre ou, pour mieue dire, qu'il commande, car, s'il n'y alloyt de son assentement, il ne puist pas que ses soldatz feüssent si insolens et malfaisans comme ilz sont; corsaire au demeurant s'il en fut oncques, car il ne voulust jamays permettre que le navire de Saint-Malo nommé *le Charles* levast l'encre ny fist voile pour s'en retourner, quelques cautions bourgeoises que les maistres du dict navire eussent données de représenter tout ce qui estoyt dans iceluy, au cas qu'il fust jugé de bonne prise, qu'ils ne luy païassent et fournissent comptant huict mil escuz, et de faict il falut qu'ilz en passassent par là pour sortir de mains si barbares. Au reste, parce qu'il falloyt que la lettre que j'escris au Roy fust veüe icy de plusieurs, je y ay adjousté des choses, propres à plaire aux ungs et autres, qui debvront en estre retranchées et, au contraire, obmys en [ai] que je diray ici, que vous ne fauldrez de fere entendre à Sa Majesté comme chose qui m'est extrêmement à cueur. C'est l'indignité que le dit général m'a faicte d'avoyr envoyé à la Royne sa maistresse les troyz drappeaulx qui furent pris dans le dict fort au logis du cappitaine, qui estoyt tout contre le bastyon par lequel les Angloys entrèrent, et qu'ilz luy apportèrent. Mays ilz ne leur coustèrent pas beaucoup à gagner, car, lorsqu'ilz entrèrent, les François estoient desja trente pas dans le fort, qui estonna telement les Espagnolz qui défendoient le dict bastyon que, ayant perdu cueur, ilz se mirent en fuyte, et lors les dicts Angloys entrèrent, qui, n'oublyant pas le pillage, se

gettèrent tout aussy tost dans la dicte maison, où ilz prindrent les dicts drappeaulx, qui me deavoient estre apportéz à mon logis comme au général de l'armée. Mays le dict Norrys n'en a jamais voulu rien fere, quelque chose que je luy en aye fait dire et remonstrer deux, trois et quatre foys par M^r de La Roche-Giffard, combien que ce fust ma résolution, comme je le déclaray tout hault, si tost que la place fut prise, de les envoyer à la Royne sa maistresse, m'assurant bien que le Roy ne le trouveroyt point mauvais; Ce que, sans le respect du service de leurs Magestéz et l'affection particulière que j'ay à celui de mon maistre, je ne laisseroy pas passer plus avant de ceste façon; mays, quant il m'en auroyt fait mille foys autant, ceste seule considération m'impose silence et me tient les mains liées, en esperance toutesfoys que leurs dictes Magestéz me feront raison, comme je veulx que vous l'en supplyez de ma part et qu'il en escrive de bonne encre à la Royne.

Au reste, s'il eust voulu marcher et ses troupes dès le mesme soyr que le fort fut pris, nous eussions maintenant taillé en pièces Dom Jouan et ses Espagnolz, qui s'estoient avancéz jusques à quatre petites lieues du dict fort. Mays il ne fut jamais en ma puissance de l'y faire resouldre ny le lendemain; ce que voyant, et tout malade que j'estoys, je montay à cheval pour venyr prendre ce logis, duquel si le dict dom Juan se fust emparé, comme il eüst fait le mesme soyr — car il estoict à my chemin du lieu d'où il estoit parti pour y tenyr quand j'y arrivay — nous estions, s'il fault dire ainsy, tout perdu, car cecy n'est qu'à deux petites lieues du dict fort et l'unique passage pour y aller et pour en retourner, de sorte que, quant il ne fust voulu venyr à nous et ne bouger de ce lieu, nous estyons réduictz à toute extrémité; car, ayans la mer de tous costez dans cest recul, nous ne pouvions espérer vivres que de Brest, et, bien souvent, pendant le siège, les vents et les orages nous en ont privés troys et quatre jours entiers, telement que, si nous y fussions demeurez, comme opiniastroyt le dict général, nous serions à l'heure que je parle bien mal. Mays enfin, quant il me veit venyr, il suivyt avecq ses troupes. Au reste, il se dict cappitaine et se fait accroyre qu'il l'est, mays jamais homme ayant la charge qu'il a ne le fut moins, ou je ne m'y cognoys nullement. Je ne dys pas que en raze campagne il ne fust bon pour mettre des soldatz en bataille et prendre assez bien son avantage, mays en sièges de places et en police, li n'y a si petit soldat qui n'en sache autant que luy. Devant qu'il ayt pris son tabacqon à Douvres, il est haulte heure. Tout ce que j'en dis, ce n'est pas la passion qui me le fait escrire, ains la vérité, qui se cognoistra toujours quant on en voudra venir à une inquisition particulière, et, comme il est

homme fier, altier et incompatible, qui ne veult rien fere que de sa teste, je suys résolu de ne commander jamays en armée où il sera, et, quant il ne sauroyt pas le mal qu'il permet fere par ses soldatz, ne m'en despartiroys que trop, car, quant à moy, je ne le sçauroys souffrir.

Vous en advertirez le Roy affin qu'il luy plaise me retirer d'icy et luy direz que je mande tout ce que dessus à la Royne d'Angleterre, ne pouvant supporter telles indignitez et voyr commettre tant de pilleries et saccagemens sans m'en plaindre à elle, que, si le Roy veult estre bien servy en ce pays, il fault qu'il la supplie de revocquer le dict Norrys et en envoyer un autre en sa place, comme si Mr le comte d'Essex en veult prendre la peyne, c'est un homme autant capitayne que politique comme cestui-cy l'est peu. Au demeurant, s'il eust pleü à Sa Majesté commander que les Suysses et regimens françoys qui viennent se feussent hastéz plus qu'ilz ne font, il y a longtemps qu'ilz nous eussent joint et, sans estre soulz la miséricorde du dict général, nous eussions poursuivi Dom Jouan et allé tout d'une tire droict à Vannes ou Hennebond, qui ont desja l'espouvante, sur laquelle les surprénans nous en eussions eu bon marché; mays ces troupes-la sont encore bien loing et ne sçay pas mesme où, encore que j'aye envoyé au devant d'elles troys et quatre hommes esprès pour les haster. J'escrys un mot à part au Roy pour le sieur de La Tremblaye, qui fit fort bien le jour de l'assault, affin qu'il plaise à Sa Majesté commuer sa compaignye de chevaulx-légers en compaignye de gensdarmes et commander que la commission en soyt expédiée ensemble une autre pour son regiment de gens de pied de douze compaignies au nom du sieur de Teny son cousin, auquel il l'a résigné. J'escrys aussi à Sa Majesté pour le sieur de Layre, qui a tousjours servy de sergent de bataille en toutes les armées qui ont esté en ce pays, mesme en ceste-cy, où il a peyné extrêmement, à ce qu'il plaise à Sa Majesté luy octroyer ses lettres pour la dicte qualité de sergent de bataille aux armées de ce pays. Au surplus, si vous revenez sans m'apporter les lettres de cette office de sénéchal de Morlaix, vous me ferez plus de desplaisir et je vous en sçauroys plus mauvoys gré que si vous m'aviez faict perdre dix mil escus de mon bien, car j'aymeroys mieux les avoir perdus que recevoyr l'affront d'estre reffusé de cela, moy qui ay remys la ville et l'office en l'obéyssance du Roy. Amenez moi un bon vallet de chambre et dittes à Mr Portal que je le pryé me recouvrer quelque bon chirurgien, car je n'ay pas grande espérance que le mien guérisse jamays du coup qu'il a, et le pauvre Lamonot fut tué le jour de l'assault des esclatz de la myne. J'en perdis bien d'autres ce jour-là, que je regretteray toute ma vye : le pauvre Josias qui conduisoit mes gardes, le

sergent Bourgdieu, le sergent Dimenche et sept ou huict de mes gardes tuez et tout le reste blessé ou estroppyé. Esponde, Guytondays, Pars, Vertamy et Le Fresne, tous gentilshommes de ma compaignye y furent tuez sur la bresche, fors Esponde que la myne tua, et ausquels on doyt avecq pitié attribuer une grande partye de l'honneur d'un si grand effect. Tout le reste de ma dicte compaignye, hormis troys ou quatre, y fut blessé ou estroppyé. Mes deux pages Chanond et Chaussepot y estoient, qui y firent fort bien et l'un des deux, Chaussepot, blessé, telement que me voyla maintenant bien seulet. Je seray bien ayse que, parlant au Roy, vous luy nommiez tous ces honnestes hommes. Comme j'estoys en ceste endroict de ma lettre, on m'a apporté nouvelles que mon pauvre chirurgien est mort, qui m'est un extrême desplaisir; car, oultre qu'il estoit habille homme, il m'affectionnait extrêmement. Vous ferez doncq en sorte que j'en puisse recouvrer un bon, et, avec cestuy-là, un autre pour me servir de barbyer. Mays il fault que ce soyt quelque gentil garçon, propre, et tel que vous sçavez qu'il me le fault, et yrez vous-mesme aux meilleurs boutiques de Paris pour m'en trouver quelqu'un. Je pryé Dieu qu'il vous conserve.

A Croson, ce XXII novembre 1594. Votre bien bon amy.
D'Aumont.
